

au foyer qu'il avait quitté pour vivre plus libre, et où Mme Cohen veillait dans les larmes, — non tout à fait celles de Monique, hélas !

Peu après, il entra dans une nouvelle phase de sa vie, la plus brillante.

La belle et romanesque princesse Belgiojoso, éprise de son talent empreint de mélancolie, de vague religiosité, le fit pénétrer dans ce monde aristocratique, politique aussi, et largement cosmopolite, dont elle était la reine et où l'orgueil du musicien devait trouver d'amples satisfactions. Pas de fête sans le pianiste Hermann, et non seulement chez la princesse, mais dans tous les salons élégants de cette époque. Il était obligé de partager ses soirées entre cinq ou six maisons. On joue partout ses *Fleurs d'Hiver* et sa valse ; *Les bords de l'Elbe* a un moment la vogue, comme l'auront plus tard la *Vague* de Metra et la *Valse des Roses*.

Pourquoi Hermann n'est-il pas heureux ? Il ne le sait pas lui-même. Mais il y a les voyages, car l'idée de s'évader de soi et de ses inquiétudes vers les paysages inconnus n'est pas nouvelle non plus.

C'est Londres, où il connaît de grands succès ; l'Italie, où le ciel, les souvenirs, les œuvres d'art enchantent son âme d'artiste sans la fixer ; le retour à Paris, Londres encore, et Venise, l'Allemagne, etc., véritable vie de Juif errant que Mme Cohen, qui avait rejoint son fils à Venise, a renoncé à partager. Au reste, Hermann n'avait trouvé nulle part le bonheur qu'il cherchait.

Un soir du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa le prie d'aller le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs, dans l'église Sainte-Valère, rue de Bourgogne. C'est près de chez lui, il ne peut refuser ce service. Au moment du Salut, il éprouve une émotion confuse, profonde pourtant, où se confondent une douceur inconnue et un vague remords de profiter d'une faveur qui ne lui était pas destinée. Il revient tous les soirs (c'est le mois de Marie) ; même il se munit d'un vieux livre de prières qui a servi jadis à la mère d'Adalbert de Beaumont, son ami, chez qui il loge en ce moment.

Il s'ouvre de cet état de choses à la duchesse de Rauzan, qui lui conseille de voir l'abbé Legrand, promoteur de l'archevêque de Paris. Et pour commencer, l'abbé Legrand, rien que par son aspect et son entretien, fait tomber toutes ses préventions contre les curés, car Hermann était encore à *Torquemada* de Victor Hugo et au *Rodin* d'Eugène Sue. Ce n'est pas George Sand ni le bon Dumas et consorts qui auraient pu faire son éducation à ce sujet. Mais ce fut à Ems, où il s'était rendu pour un concert, que se produisit le complet revirement de son âme.

C'était le 8 août, et malgré le sourire de ses amis, il se rendit à la messe. Il raconte :

Au moment de l'Élévation, tout à coup je sens éclater, à travers mes paupières, un déluge de larmes qui ne cessent de couler avec une douce abondance le long de mes joues enflammées... O moment à jamais mémorable pour de salut de mon âme !... Je t'ai là présent dans mon esprit avec toutes les sensations célestes d'en haut !... En sortant de cette église d'Ems, j'étais déjà chrétien... Oui, aussi chrétien qu'il est possible de l'être quand on n'a pas encore reçu le baptême."

Ce baptême, il le recevait le 28 août suivant dans la chapelle des Dames de Sion, témoin de celui d'un autre converti célèbre, le P. Ratisbonne. La duchesse de Rauzan fut sa marraine. Il fit sa première Communion le 8 septembre. Avec quelle ferveur ! Ces lignes hâtives sur un carnet intime le laissent supposer :

"9 heures : Messe du Saint Sacrement à l'Abbaye-au-Bois, répétition du miracle à la communion, larmes, saveur, attendrissement."

Un peu plus tard, il écrit :

"10 novembre 1847, vingt-septième anniversaire de ma naissance renouvelé devant l'autel de la Sainte Vierge le vœu de prendre les ordres et de me consacrer au service du Seigneur aussitôt que mes devoirs envers mes créanciers me rendront libre."

Eh ! oui, il y a les créanciers ! Au temps où on jouait les scènes de la *Vie de Bohême*, c'était très joli d'en avoir, de ne pas les payer et de s'en moquer avec les camarades ; mais un chrétien se sent liés envers eux par la plus stricte des obligations.

Trente mille francs ! Il mettra deux ans à les payer — deux ans de purgatoire, bien mérité d'ailleurs, il en convient — qui le séparent de cette vie à laquelle il aspire, comme on aspire au paradis. Leçons, concerts, soirées mondaines ; mais c'est un nouvel Hermann qu'à peine le monde reconnaît.

"Ce n'était plus le jeune artiste au frac coupé à la dernière mode, au castor fin et aux bottes vernies, raconte le chevalier Asnarez ; il était pâle, son regard avait un caractère frappant de modestie. Sa toilette surtout avait bien changé : il portait une longue redingote, un chapeau de feutre à larges bords et une chaussure commune.

Ce que ne disait pas l'élégant ami, c'est qu'entre deux courses Hermann récitait son chapelet, lisait un chapitre, entra dans une église, s'oubliait devant le Saint-Sacrement. Il faisait partie de la Conférence de Saint-Vincent-de Paul et trouva moyen d'établir, avec l'aide de l'abbé de La Bouillerie et de son ami, le capitaine de frégate de Cuers, l'œuvre de l'Adoration nocturne, qui lui fut chère toute sa vie.

Purgatoire, avons-nous dit, auquel les amis ajoutèrent leurs railleries ou leur incompréhension, comme Adalbert de Beaumont qui le traita de fou, puis "lui tourna le dos". Sa